

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1901)
Heft: 6

Artikel: Sur quelques ouvrages de philosophie allemande
Autor: Platzhoff-Lejeune, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379716>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SUR QUELQUES OUVRAGES DE PHILOSOPHIE ALLEMANDE

PAR

EDOUARD PLATZHOFF-LEJEUNE

Un peu partout l'enseignement de la littérature est donné du point de vue *national* et la jeune science de la littérature comparée n'y a rien changé jusqu'ici. Il n'en est pas ainsi de la philosophie. Depuis assez longtemps on a compris que les grands courants de la pensée ne respectent pas les bornes marquant les frontières des pays et il n'y a que quelques « Collèges » en Angleterre qui se refusent à reconnaître cette vérité. Cependant il est plus facile de l'admettre que d'en tirer les conséquences : je veux dire que, tout en étant convaincu de la portée internationale de la philosophie, un penseur n'a, la plupart du temps, qu'une connaissance imparfaite du travail philosophique accompli à l'étranger. En France, on est renseigné sans doute, sur les moindres détails du développement de la pensée en Angleterre et en Allemagne durant ces derniers siècles, mais on est peut-être moins au courant de ce qui s'y publie à l'heure actuelle. Et pourtant il n'est pas difficile de s'instruire là-dessus, car les traductions sont nombreuses, les comptes rendus et les résumés abondent. Il ne reste qu'une difficulté à résoudre, celle de savoir si tel ou tel mouvement intellectuel possède réellement dans son pays d'origine l'importance qu'on lui accorde au dehors, et si tel autre mouvement, très considérable aux yeux des indigènes, n'échappe pas complètement à l'attention de

l'étranger. Essayons donc de signaler ici quelques ouvrages, qui sont très discutés en Allemagne, mais qui, croyons-nous, sont peu connus dans les pays de langue française. On peut les classer suivant les trois grands courants qui dominent la philosophie de nos jours : le courant historique, le courant idéaliste, le courant sociologique.

I

On a surnommé le dix-neuvième siècle, le siècle de *l'histoire*; il est indéniable, en effet, que les meilleurs travaux dans toutes les sciences appartiennent au genre historique et non pas au genre systématique. L'histoire de la philosophie, en particulier, a fait d'immenses progrès. Elle a approfondi et en même temps élargi son domaine. On ne pourra guère la construire sur des bases plus solides et lui ouvrir des perspectives plus vastes que M. Houston-Stewart Chamberlain dans son ouvrage intitulé : *Les fondements du dix-neuvième siècle*. (Die Grundlagen des neunzehnten Jahrhunderts. Munich, C. Bruckmann. 1000 pages in-octavo, 23 fr.) Et dire qu'un ouvrage de cette envergure ne constitue que l'introduction à l'histoire du dix-neuvième siècle lui-même, que M. Chamberlain nous promet pour une date assez rapprochée ! Décidément les journaux, les revues et les brochures n'ont pu détruire le goût des gros bouquins ; si nous hésitons peut-être à écrire 500 pages sur la nature des anges, ce qui au moyen âge n'étonnait personne, nous ne craignons pas la lecture d'un volume pareil, qui, en attendant sa troisième édition, a passionné un très nombreux public en Autriche et en Allemagne. Car M. Chamberlain, loin d'être Anglais, est un Autrichien d'origine américaine. Il est en outre, à son propre dire, un « laïque » ; mais il me paraît mal aisé de dire ce qu'il entend par cette épithète. Croyait-il qu'un professeur d'université eût seul le droit d'écrire un semblable ouvrage ? ou bien, n'ayant pris aucun grade académique, se sentait-il condamné par le dicton d'un vieux théologien soutenant « qu'on ne peut être moins que docteur en philosophie ? »

Toujours est-il que M. Chamberlain est un savant de tout premier ordre, étonnant à la fois par la profondeur et par l'étendue de ses connaissances, que maint spécialiste lui envierait. Son magnifique ouvrage comprend une histoire générale, doublée d'une histoire de la pensée et de la civilisation, à partir des origines à nous connues, jusqu'au seuil du dix-neuvième siècle. Il serait difficile de s'acquitter de cette vaste tâche avec plus de compétence et d'habileté. Ce livre marque la fin d'une période qui se croyait obligée de tempérer l'intérêt d'un sujet par l'ennui du style et qui renonçait à rendre plus supportable la sécheresse d'une matière par l'agrément d'une composition captivante.

Néanmoins les « Fondements » de M. Chamberlain ne sont pas considérés par la critique allemande comme une solution définitive et concluante du problème qu'ils étudient, et tout me porte à croire que la critique française souscrira pleinement aux réserves que l'Allemagne a formulées déjà. M. Chamberlain est un *Germain* et c'est en tant que Germain qu'il a écrit son ouvrage. Toute thèse tendancieuse n'en est donc pas absente. Que le rôle des Germains dans l'histoire universelle soit considérable, personne ne le conteste; qu'il soit prépondérant, grandiose et toujours bienfaisant, tout le monde ne l'admettra pas. La critique de M. Chamberlain est dirigée moins contre les nations de race romane que contre les peuples sémitiques, dont il s'efforce de diminuer, autant que faire se peut, le rôle social. Il est partant impossible de se fier au jugement de l'éminent écrivain là où ses prédilections et ses antipathies de race entrent en ligne de compte. On est tenté de donner raison à un professeur juif qui prétend que l'ouvrage de Chamberlain « renferme des perles sans exclure les affirmations gratuites et insolentes ». Il n'en est pas moins vrai qu'il mérite une lecture assidue et sérieuse, pour le plus grand profit de ceux qui, ne manquant pas d'esprit critique, savent distinguer le grain de l'ivraie. La curiosité de voir ce que donnera la seconde partie de l'ouvrage en question est très éveillée dans le monde scientifique allemand. On s'attend à une exaltation encore plus vive de l'esprit ger-

manique, culminant en une apothéose de Richard Wagner, dont M. Chamberlain s'est fait depuis de longues années le fervent apôtre¹.

— C'est l'intérêt historique, sous une forme plus personnelle il est vrai, qui a fait naître une collection de biographies philosophiques portant le titre de *Klassiker der Philosophie*, chez Frommann-Hauff à Stuttgart. Je signale les titres des volumes publiés en mettant entre parenthèses les noms des auteurs et en suivant la date de la publication : *Fechner* (Lasswitz), *Kierkegaard* (Hoeffding), *Rousseau* (Hoeffding), *Hobbes* (Tönnies), *Nietzsche* (Riehl), *Spencer* (Gaupp), *Kant* (Paulsen), *Aristote* (Siebeck), *Platon* (Windelband), *Carlyle* (Hensel), *Schopenhauer* (Volkelt), *Lotze* (Falckenberg), *Wundt*, *Stuart Mill* (Saenger), *Locke* (Fechtner)².

Il est impossible de dire en quelques mots, dans ce sommaire compte rendu, la valeur et l'intérêt de chacun des volumes cités. Bornons-nous plutôt à passer rapidement en revue ceux d'entre eux qui constituent le premier essai de ce genre. Nous n'avions pas de biographie de *Lotze*, si je fais abstraction d'une modeste préface de feu le professeur Rehnisch qui se trouve en tête d'un des huit résumés des cours de Lotze, publiés après sa mort. M. Falckenberg était l'homme le plus compétent pour nous la donner. Directeur de la *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, fondée par Fichte fils et Ulrici, il n'a cessé de grouper les disciples de Lotze autour de cette revue, dirigée dans son esprit. Le premier volume de la biographie dont nous parlons ne comprend que la vie de l'auteur du *Microcosmos*, suivie de quelques notices sur la date et la genèse de ses ouvrages, de plusieurs lettres et d'un petit recueil de poésies inédites. Je n'ai pas besoin de dire que le second volume sera consacré à l'exposé de la doctrine de Lotze. Il est naturel que cette première biographie du philosophe de Gottingue sorte

¹ Voir la traduction française d'un de ses ouvrages sur Wagner parue dernièrement.

² Prix moyen du volume : 2-3 marcs. Les caractères latins sont employés pour tous les volumes cités, sauf les *Essais* de M. Stein.

un peu du cadre de la collection et ne renonce pas à des détails que les autres volumes ne pouvaient donner vu le programme qui leur était imposé.

Ce programme est, au contraire, rigoureusement observé dans le volume du professeur Hoeffding, faisant lui aussi le portrait d'un compatriote, *Soeren Kierkegaard*. Ce penseur original et hardi n'est plus un inconnu en Allemagne. La plupart de ses œuvres sont traduites en allemand et le nombre des études parues sur lui dans cette langue est respectable. Toutefois M. Hoeffding apporte une note originale. Ce disant je ne pense pas à sa tentative de juger Kierkegaard d'après les idées positivistes, ce qui lui rend particulièrement difficile une appréciation équitable. Je pense plutôt à ces excellents chapitres du commencement qui contiennent un judicieux résumé de la philosophie religieuse en Danemark. Avant lui M. M. Bärthold et Schrempf ont déjà essayé, chacun à sa manière, d'acclimater Kierkegaard en Allemagne et ils y ont assez bien réussi, encore que l'un en fasse un esprit contemplatif et l'autre un esprit révolutionnaire. Le volume de M. Hoeffding, pour être écrit par un adversaire de la doctrine de Kierkegaard, n'en concilie pas moins heureusement ces deux tendances opposées d'apparence, si bien que cette biographie, avec celle de M. G. Brandes, donne une idée nette et juste de la pensée de l'éminent théologien de Copenhague. En France on a commencé aussi, ces derniers temps, à faire connaître Soeren Kierkegaard. Je ne fais que signaler l'étude assez fouillée de M. le professeur Delacroix dans la *Revue de métaphysique et de morale*, 1900, ainsi que l'article de notre compatriote M. Maurice Muret dans la *Revue de Paris* de 1901.

Remarquables aussi comme résumés de tout ce qui a été dit et écrit sur le sujet, le *Kant* de M. Paulsen, bien qu'il ait suscité des polémiques assez acerbes, — le *Schopenhauer* de Volkelt¹ et le *Rousseau* de M. Hoeffding. L'ouvrage sur *Carlyle*, du professeur Hensel de Heidelberg peut être consi-

¹ Ces deux biographies, chacune de 400 pages, sont plus volumineuses et plus chères (4 marcs) que les autres.

déré comme la première biographie allemande de l'historien anglais, nonobstant les nombreux articles et brochures publiés récemment sur lui. Depuis 1890, on peut parler d'un mouvement carlylien en Allemagne, mouvement d'un caractère plus économique, du reste, que philosophique. On a traduit tous les écrits sociologiques de Carlyle, ainsi que les *Latter Day Pamphlets* et *Chartism*. Ils ont eu un tel succès en Allemagne qu'une adaptation du roman bizarre ayant nom *Sartor Resartus*, du livre sur les *Héros* et de l'*Histoire de Frédéric le Grand* et de la *Révolution française* s'ensuivirent. M. Hensel est à peu près seul en Allemagne à connaître à fond l'histoire de la pensée anglaise au dix-neuvième siècle. Aussi parle-t-il de Carlyle en parfaite connaissance de cause, d'autant plus qu'il a traduit lui-même plusieurs ouvrages de son héros. Les amis de Carlyle, en premier lieu Emerson, Ruskin et un peu Thoreau, ont bénéficié de cette recrudescence de l'intérêt pour les choses d'Angleterre, sans cependant le détourner un instant du prophète de Chelsea.

— Si les biographies philosophiques éveillent l'intérêt au point de former une collection spéciale, ce qui, sauf erreur, n'est le cas ni en France ni en Angleterre, « l'histoire de la philosophie » proprement dite n'a pas été abandonnée par les savants allemands. Après les volumineux exposés des philosophes de race, dont le dévouement inouï et la sûreté d'information ne sont égalés que par la difficulté de les lire tous et de les suivre patiemment jusqu'au bout, nous arrivent les résumés succincts, pétillants d'esprit et qui se lisent, pour employer la formule consacrée, « comme un roman ». Ce n'est pas le moindre mérite du savant moderne et du professeur allemand en particulier que de soigner son style en simplifiant la terminologie et en donnant à son débit toute la souplesse et le charme possible. M. Gomperz, professeur à Vienne se l'est tenu pour dit, aussi son volume sur les « penseurs grecs » (*Griechische Denker*, Leipsig, Veit & C^{ie}) était-il épuisé avant que la dernière livraison eût été imprimée. Supprimant tout l'appareil scientifique, il s'applique à dessiner, dans de courts chapitres monographiques, la silhouette

des héros de l'esprit en Grèce. Non moins attrayante est l'idée de M. Windelband, qui étudie en deux volumes les rapports du développement philosophique avec la marche de la civilisation générale, de la littérature, des beaux-arts, etc. Cet ouvrage: *Geschichte der neueren Philosophie*, etc. (Leipsig, Breitkopf et Haertel) a vu l'année passée une seconde édition refondue et augmentée. Au même professeur nous devons une histoire de la philosophie en un volume (chez Mohr-Siebeck, Fribourg e/B. 2^e éd. 1900, 600 p.) qui se propose d'étudier les doctrines seules et qui présente ainsi une curieuse analogie avec le livre bien connu de Janet et Séailles, sans toutefois renoncer complètement à l'élément biographique et chronologique.

L'entreprise de M. Kuno-Fischer¹, disons-le en passant, touche à sa fin. Le neuvième volume, traitant Schopenhauer, est complet; le huitième, exposant Hegel, paraît en livraisons. On est convenu de surnommer de classique cette œuvre si lucide, si complète et si bien documentée, non sans regretter que l'auteur n'ait pas daigné utiliser les dernières recherches de ses collègues, sur Spinoza et Leibniz, par exemple.

Pour finir la série, signalons encore une publication très ancienne et très nouvelle à la fois, qui indispensable à nos grands-pères l'est aussi à leurs petits-fils. J'ai prononcé le nom de Ueberweg, dont l'Histoire générale de la philosophie a été à plusieurs reprises corrigée et complétée par le professeur Heinze de Halle. La première édition de ce livre comptait à peu près 300 à 400 pages. Nous en sommes à la neuvième, composée de quatre volumes de la même étendue².

L'idée d'Ueberweg était de donner un résumé très court de chaque école philosophique, accompagné d'un autre résumé des plus importants ouvrages, qui se terminait par la nomenclature des écrits concernant le sujet. M. Heinze a essayé de donner à la bibliographie un caractère international. Elle est donc à peu près complète pour tous les ouvrages

¹ *Geschichte der neueren Philosophie* (Heidelberg, Winter, 9 vol.).

² Ueberweg-Heinze, *Geschichte der Philosophie*. (Berlin, Mittler et fils. 4 vol. 1896-1901.)

concernant l'histoire philosophique, écrits en allemand, anglais, français, italien, espagnol, russe et danois. Autre innovation à remarquer : l'histoire de la philosophie au dix-neuvième siècle a été rédigée pour chaque nation par un de ses ressortissants, dont l'étude a été traduite en allemand. La partie française est due à M. le Dr Ruyssen, la partie scandinave à M. Hoeffding, etc. On ne saurait nier la valeur capitale d'une telle publication, qu'il est inutile de recommander aux intéressés.

II

Il est indéniable que l'intérêt historique prime tout, et, s'il est permis de parler d'un courant idéaliste et d'un courant sociologique — qui lui-même fait encore de l'histoire sous une autre forme — il ne faut pas croire qu'ils soient à l'heure qu'il est aussi forts que le courant historique. Pourtant ils semblent vouloir prendre leur revanche et il se pourrait qu'un jour ils prissent le dessus. En abordant les ouvrages de philosophie systématique, nous n'avons pas la prétention de signaler tout ce qui a vu le jour depuis cinq ou dix ans. Nous omettrons tous ceux qui sont suffisamment connus en France — tels les livres de E. de Hartmann, de Nietzsche par exemple — et nous passerons sur d'autres d'importance secondaire. Il reste ceux qui, tout en ne faisant pas grand bruit, ne travaillent pas moins profondément la pensée contemporaine. C'est le cas des livres du professeur Eucken d'Iéna. Ses *Lebensanschauungen der grossen Denker* (Leipzig, Veit & Cie, 1900, 500 p. 10 marcs) ne peuvent pas être considérées comme un travail d'histoire pure. Le titre marque déjà l'importance que l'auteur accorde aux problèmes serrant de plus près notre vie et nos besoins intellectuels et moraux. A vrai dire, il nous donne une histoire du problème de la vie d'une manière très personnelle et qui ne laisse aucun doute sur ses idées particulières. M. Eucken a développé son point de vue dans un ouvrage de métaphysique intitulé : *Der Kampf um einen geistigen Lebensinhalt* (mêmes éditeurs) où il s'efforce de démontrer l'indépendance de l'esprit à l'égard

de la nature. Il a enfin concentré son attention sur le problème central en publiant cet été le volume intitulé : *Der Wahrheitsgehalt der Religion* (même éditeur). L'analyse et la critique de ces ouvrages réclamerait une étude spéciale. Je me borne à attirer l'attention du public français sur leur auteur, qui lui-même a fait un petit résumé de sa méthode et de ses résultats dans la *Christliche Welt* du mois de juillet dernier (1901).

Un autre exposé du même genre a passé presque inaperçu en dehors du petit groupe des hommes du métier. C'est le livre du professeur Class d'Erlangen : *Beitraege zur Phänomenologie und Ontologie des menschlichen Geistes* (Erlangen, Deichert) qui ne renie pas la très grande parenté avec les idées de M. Eucken. Malheureusement M. Class est resté fidèle à l'ancienne mode : il écrit lourdement et le nombre des initiés qui le suivent dans ses élans sublimes est assez restreint.

J'ai hâte d'arriver à des ouvrages d'une lecture plus facile et plus agréable, qu'il serait injuste de qualifier de superficiels parce qu'ils sont accessibles à un plus grand public. Il faut nommer en premier lieu l'attrayant livre du professeur bâlois Karl Joël : *Philosophenwege. Ausblicke und Rückblicke* (Berlin, Gaertner-Heyfelder 1901, 6 marcs). Fidèle à une bonne coutume allemande, M. Joël nous offre en volume différentes études déjà insérées dans des revues ou des journaux. Mais tandis que ces volumes collectifs sont considérés dans la plupart des cas comme un avis mortuaire ou un testament en due forme, M. Joël, jeune encore, y voit plutôt un programme et compare ces articles à des éclaireurs assurant le chemin à la grande armée en marche. Les premiers chapitres expliquent et développent ce programme. L'avenir, selon M. Joël, n'est ni aux sciences naturelles, ni à l'histoire ou à la sociologie. Ce sont là autant d'antithèses à la thèse d'un idéalisme méprisant et exagéré. Cherchons donc la synthèse en voyant « le cœur de la science » et son avenir dans la *morale*. Il y a autre chose encore dans ce livre suggestif que la défense, fort bien documentée, de cette thèse chère à

l'auteur et qui selon nous a toutes les chances d'être dans le vrai. Notons le très juste article sur Schopenhauer, qui démontre sans peine à quiconque voit un peu clair, combien l'explication de son pessimisme scientifique par les prétendus désastres de sa vie est erronée. L'étude sur Max Stirner, détruit la légende, suivant laquelle la philosophie de Nietzsche ne serait qu'un plagiat de celle de Stirner. « Le rôle des femmes dans la philosophie » est ensuite examiné à la lumière de l'histoire et de nombreuses citations. « Mariages de philosophes » enfin établit de curieuses analogies entre les goûts des philosophes et la réalisation de leurs rêves. Parmi les recueils de ce genre, le livre de M. Joël occupe une des premières places et nous sommes en droit d'espérer qu'il tiendra ses promesses.

Si vraiment il n'est pas prématuré de parler d'une école néo-idéaliste, il faudra compter parmi ses adeptes M. Georg Simmel, professeur à Berlin, bien que son esprit d'analyse le porte plutôt à combattre les points de vue opposés qu'à développer ses idées propres. En cela, M. Simmel est le contraire de son collègue M. Paulsen, qui croit qu'au fond tout le monde tombe d'accord et que constater la différence des esprits et des idées c'est l'augmenter. Cette conviction très honnête mais un peu naïve a amené M. Paulsen à être de l'avis de tout le monde, tandis que personne ne se dit être de son avis à lui. Analyste puissant, M. Simmel nous a donné il y a une dizaine d'années une critique des principales idées morales sous le titre de *Moralphilosophie* (Berlin, 1892). En outre, il a publié l'an passé un ouvrage de longue haleine, *Philosophie de l'argent*, qui sera sans doute traduit en français très prochainement. Car, à juger des nombreux articles déjà traduits du professeur de Berlin, il faut croire qu'on goûte fort à Paris cet esprit si nuancé et si tranchant, ce qui d'ailleurs n'a rien d'étonnant. Néanmoins ce n'est pas sur ces deux volumes importants que je désire attirer l'attention des lecteurs de cette Revue. Il ne s'agit que d'une petite brochure très significative et qui éclaire d'un jour nouveau un débat fort intéressant. Je veux parler de ce qu'on appelle en

Allemagne la question de la méthode historique. Il s'agit, pour le dire en deux mots, de la théorie de Taine développée dans la préface de son *Histoire de la littérature anglaise* (1866). Elle a été modifiée et appliquée sur une plus grande échelle dans le volumineux ouvrage du professeur Lamprecht, *Histoire de la Nation allemande*, qui a suscité de vives polémiques. On comprend que les philosophes se soient mêlés de la discussion d'une question de méthode. M. Barth, professeur à Leipzig, a défendu la thèse de M. Lamprecht dans un livre sur *la Sociologie et la Philosophie de l'Histoire*. D'un autre côté M. Rickert, professeur à Fribourg e/B, a combattu plus ou moins ouvertement les théories de ces deux savants dans deux écrits: *Die Grenzen der naturwissenschaftlichen Begriffsbestimmung* et *Kulturwissenschaft und Naturwissenschaft* (chez Mohr, à Fribourg). La brochure de M. Simmel précède ces dernières publications de quelques années, mais elle résume admirablement les questions en litige et les solutions proposées: *Die Probleme der Geschichtsphilosophie* (Leipzig, Duncker et Humblot, 1892, 106 p., 2 marcs). L'auteur cherche à établir la différence fondamentale entre l'histoire de la nature et celle du genre humain. Il en conclut à l'impossibilité absolue de rapprocher les « lois » de la nature des « lois » historiques. Est-ce à dire que la théorie du milieu, de la race et du moment soit jugée fausse? M. Simmel ne méconnaît nullement sa valeur, mais il voudrait laisser, dans notre manière de comprendre l'histoire, une large place à l'imprévu et il tient à ce que l'historien reconnaisse la part de l'inexplicable et de l'incalculable qui se dérobe à tout jamais à notre esprit borné. Il me semble qu'on ferait bien en France de vouer à ces discussions toute l'attention qu'elles comportent. M. Boutroux dans son bel ouvrage sur la *Contingence des lois de la nature* arrive à un résultat peu différent de celui de MM. Simmel et Rickert tandis que M. Renard, qui nous vantait naguère la *Méthode scientifique de l'Histoire littéraire*, me paraît ignorer les objections formulées par ces deux professeurs. Quant à la théorie dite « du milieu », voici une thèse de M^{lle} Eugénie Dutoit, une Bernoise, originaire

de la Broye, qui nous l'explique avec une parfaite connaissance du sujet. (*Die Theorie des Milieu*. Berner Studien zur Philosophie und ihrer Geschichte. Berne, Sturzenegger 1900). Ses conclusions sont un peu vagues et la brochure gagnerait à être écrite avec une aisance moins molle et une méthode plus rigoureuse, mais le travail de la jeune doctoresse n'est pas dépourvu d'intérêt et sert à élucider un problème qui ne peut être résolu que par le commun effort des meilleurs esprits.

Je ne sais si M. Henri Spitta, professeur à Tubingue, y prêterait son concours. Bien qu'il nous ait donné il y a quelques dix ans un volume de psychologie expérimentale sur le rêve et le sommeil : *Die Schlaf- und Traumzustände der menschlichen Seele* (Fribourg, Mohr. 2^e éd. 1892) qui passe pour le « standard work » sur la matière, les grands problèmes de la vie morale semblent le passionner davantage. Il les a effleurés dans plusieurs conférences qui, sous forme de brochures, ont été rapidement enlevées chez les libraires. Il les a traités in-extenso dans son dernier volume « Mon droit à la vie ». (*Mein Recht auf Leben*. Fribourg, Mohr. 400 pages, 6 marcs). A l'entendre, ce droit à la vie est le point de départ de toute réflexion morale et religieuse. A tout droit correspond un devoir, et ce devoir, à la fois individuel et social, n'est autre que l'accomplissement de notre destinée et la réalisation du bien sur cette terre. Malgré tous nos efforts, nous n'arriverons pas à le faire triompher d'une manière complète; aussi M. Spitta se déclare-t-il obligé de postuler une réincarnation de l'homme (*Wiederkehr*). L'originalité de son livre consiste dans la défense de cette thèse, non pas tant contre ses ennemis, que contre l'orthodoxie, le panthéisme, le spiritisme et le pessimisme, qui, tout en postulant la *Wiederkehr*, la comprennent autrement que M. Spitta. On ne saurait nier la sympathie qu'éprouve le professeur de Tubingue pour la théologie et l'église protestantes; il juge néanmoins indispensable de consacrer un chapitre entier (*Christentum und Wiederkehr*) à l'exposé de ses divergences d'avec elles. Malgré cela tout porte à croire que M. Spitta sera lu surtout par des théologiens et des laïques amis de l'église.

III

Venons-en, pour terminer cette rapide revue de livres dont chacun mériterait un compte-rendu détaillé, à ce que j'ai appelé le courant *sociologique*. Que le travail philosophique en Allemagne à l'heure actuelle soit suffisamment caractérisé par les trois courants principaux que nous avons mentionnés, je me garderai de l'affirmer. Il faudrait parler encore de l'école positiviste qui, il est vrai, n'a rien publié de saillant depuis les classiques ouvrages des R. Avenarius, des Laas et des Aloys Riehl. Il faudrait signaler encore les excellents travaux de la psychologie expérimentale, dont un bon nombre se trouvent éparpillés dans différentes revues¹. Il faudrait enfin dire un mot des penseurs isolés et qui ne se rattachent à aucune « école », tels les Baumann, les Spir, les Pfleiderer, etc. Mais la série des publications à caractériser serait interminable et il faut ici se borner à l'essentiel.

L'école sociologique en Allemagne, jeune encore et peu nombreuse, pourrait avoir un grand avenir. Son foyer, chose curieuse, est en Suisse, et son chef, M. le professeur Stein de Berne. En vain chercherait-on en Allemagne une vie philosophique plus active et de plus zélés étudiants en philosophie que dans notre ville fédérale. Pour se faire une idée du tra-

¹ Voici les cinq revues principales de la philosophie allemande : 1° *Archiv für historische Philosophie*, dirigée par M. Stein à Berne. 2° *Archiv für systematische Philosophie*, dirigée par M. Natorp à Marbourg, qui a une préférence pour des collaborateurs appartenant au néo-kantisme, sans se refuser à d'autres idées. Reimer à Berlin est l'éditeur de l'une et de l'autre. 3° *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, dirigée par M. Falckenberg, (Halle, chez Haacke) et ouverte surtout aux disciples de Lotze. 4° *Zeitschrift für wissenschaftliche Philosophie*, ancien organe du positivisme, maintenant sans aucune tendance marquée, dirigée par M. Barth, professeur de sociologie. 5° Enfin *Zeitschrift für Psychologie und Physiologie der Sinnesorgane*. (Leipzig, chez Barth) dirigée par M. Ebbinghaus, professeur à Breslau, et organe de la psychologie expérimentale. La disparition prochaine des revues de Natorp et de Barth n'auraient rien d'étonnant, tandis que les trois autres ont l'air prospère et ne manquent pas d'abonnés. Je n'ai pas signalé les nombreuses revues théosophiques et spirites n'ayant en général qu'une existence éphémère. La revue de MM. Stein et Natorp insère des articles en allemand, français, anglais et italien.

vail accompli, on n'a qu'à parcourir le catalogue des *Berner Studien für Philosophie* citées plus haut. M. Stein a su habilement grouper autour de lui une petite armée de lutteurs pour la cause de la « philosophie sociale ». Ne lui doit-on pas aussi un des premiers ouvrages sur la « question sociale à la lumière de la philosophie ». (*Die sociale Frage im Lichte der Philosophie*. Stuttgart, Encke, 2^e édit. 1902, 800 pages, in-8°, 16 marcs.) La critique philosophique en France a beaucoup discuté ce volume dont la première et la troisième partie ont paru en une traduction française. (*Bibliothèque de philosophie contemporaine*, chez F. Alcan, 10 fr.) La seconde partie fait l'histoire de la question sociale d'une manière un peu prolixe et relate beaucoup de détails trop connus déjà pour qu'une traduction ait pu intéresser le public français. La première partie, portant le titre « l'origine de la vie sociale », est surtout riche en indications sur les ouvrages anglais, italiens et russes traitant le même sujet. La « construction du système social » (3^e partie) prête le flanc à bien des objections que la critique française n'a pas tardé à relever. La *Revue philosophique* a très justement remarqué combien peu les trois parties de l'ouvrage en question se tiennent et s'enchaînent, tout en reconnaissant que le principal intérêt réside dans le détail des problèmes et le nombre des solutions recueillies par M. Stein dans les travaux des savants de toutes les nations civilisées.

Si M. Stein n'a pu faire valoir ses talents d'écrivain dans ce gros volume bourré de faits et hérissé de citations, son dernier livre de mélanges philosophiques les met au premier plan. On ne devinerait guère sous le titre de *An der Wende des Jahrhunderts* (Fribourg, Mohr, 1900, 400 p., 9 marcs) un recueil d'essais très différents de fond, de forme, et de valeur. Ecoutez plutôt : La pensée grecque dans la philosophie arabe ; la méthode sociologie ; Nietzsche promu philosophe classique ; un jubilé ; le devoir du siècle prochain ; l'Antéchrist. Le triage entre les articles à conserver et ceux qui sont destinés à l'oubli est évidemment une opération douloureuse pour un homme de lettres ; mais le grand public sait d'autant mieux

leur gré à qui a le courage de supprimer ainsi ce qui ne mérite pas la réimpression. Le choix de M. Stein a été peu scrupuleux; il y a pourtant quelques articles de réelle valeur et qui correspondent bien au sous-titre du livre: *Versuch einer Kulturphilosophie*. Je signale au hasard le travail sur « la philosophie de la paix, » soumis aux membres du congrès de la Haye et qui fait suite à l'intéressante brochure que M. Stein a publiée il y a quelques années sur le même sujet. Avec M^{me} de Suttner il est en effet un des plus ardents champions de ce mouvement généreux, qui à l'heure qu'il est, n'a pas encore abouti à un résultat palpable.

A tout prendre, la philosophie allemande au commencement du vingtième siècle offre un spectacle des plus variés et des plus déconcertants. Car il est impossible de dire laquelle l'emportera des diverses tendances esquissées dans les pages qui précèdent. Le dix-neuvième siècle en 1801 connaissait mieux sa route, il faut en convenir. Mais avouons en même temps, que la philosophie a recouvré un peu de son autorité, dont elle abusait en 1830 et qu'elle perdit vers 1850. Depuis, la somme de travail philosophique a été considérable et il est impossible qu'un effort si sérieux et si sincère ne porte pas des fruits.
